



# La passion selon Phyllis Lambert

par Anne-Marie Alonzo et Françoise Guénette

**Q**u'est-ce qui nous impressionne le plus ce jour-là, dans le grand bureau blanc de la directrice du Centre canadien d'architecture, Phyllis Lambert? D'être face à l'une des architectes majeures d'Amérique du Nord? Ou d'approcher pour la première fois, une multimillionnaire, l'une des rares Québécoises à être tombée dans l'argent étant petite comme Obélix dans la potion magique?

En fait, mouton noir de la dynastie Bronfman, femme d'argent et de pouvoir aux gestes de mécène et aux placements sûrs, Phyllis Lambert nous intrigue depuis longtemps. Pourquoi, par exemple, lit-elle Roland Barthes?

L'ambiguïté et la gêne ne durent pas. Phyllis Lambert se révèle attentive, directe, souriante et l'heure arrachée à son agenda chargé (elle part dans quelques heures pour Le Caire) s'étire en toute curiosité réciproque.

Nos questions ne la désarment jamais. Au féminisme, entre autres, elle n'oppose pas l'attitude courante des femmes de pouvoir, qui donnent facilement en exemple leur réussite personnelle à toutes celles «qui n'ont qu'à le vouloir pour s'imposer». Oui, les conditions de la majorité des femmes sont parfois effroyables, reconnaît Phyllis Lambert, et elle s'en dit solidaire. «Mais de loin», précise-t-elle sans aucune mauvaise conscience, sans forcer son discours, et cette franchise même est ce qui, somme toute, nous la rend sympathique.

Elle n'a pas réponse à tout mais, sur certains sujets, serait intarissable : la participation des citoyens au développement urbain, les valeurs fondamentales de l'architecture, etc. De l'architecture, sa passion première, elle a déjà dit de bien belles choses. Alors, pressentant la rebelle, nous l'interrogeons plutôt sur elle-même, son curieux parcours.

Comment la fille de Samuel Bronfman – magnat du pétrole, de l'alcool et de l'immobilier – a-t-elle quitté le confort ouaté et conservateur du Westmount de 1950 pour étudier les beaux-arts à Paris, devenir une

architecte renommée, parcourir le monde et puis, dans les années 70, devenir la figure de proue du mouvement de restauration du patrimoine montréalais, qui s'opposa au maire Drapeau et aux autres développeurs acharnés, en lien avec les comités de citoyens? L'argent n'explique pas tout, ni la culture : la passion et la volonté ne sont que d'elle.

«Enfant, j'étais sculpteur. De 11 à 18 ans, j'ai même exposé. Je travaillais surtout l'argile. Mais je n'ai pas voulu poursuivre. Je suppose que je n'étais pas passionnée à cent pour cent. Sans être tellement sportive, je montais à cheval, j'aimais beaucoup aller dans les bois, être avec les animaux... Mais la sculpture était ma chose à moi. Je rêvais de devenir un «sculpteur fameux», comme ça, je serais libérée de ma famille et je ferais ma vie moi-même.»

**LVR** : Vous avez donc étudié à Vassar, la prestigieuse université américaine pour jeunes filles bien, en littérature américaine et sociologie, et même pondu une thèse sur l'exil européen de Henry James. Et puis, le 17 mai 1949 – vous aviez 21 ans – vous avez épousé à Montréal le financier français Jean Lambert. Un mariage qu'on a présenté comme un autre effort de vous dissocier de votre famille...

**PL** : C'était tout à fait vrai. Le mariage était ma porte de sortie, ma planche de salut. Je voulais aller étudier la peinture et la sculpture en France. Ma famille a dit : «Jamais de la vie! Une jeune fille dans une ville comme Paris, ça ne se fait pas!»

Vous comprenez, à l'époque, les filles n'allaient pas du tout à l'université. Des filles de mon école, très peu se sont formées : elles se sont mariées, sont devenues les «femmes de quelqu'un», ont eu des enfants qui sont allés dans la même école qu'elles... Je trouvais ça impensable! Et puis Paris, c'était la grande culture. On étudiait le français, nos professeurs nous en parlaient beaucoup. C'était plus «glamoureux» que Londres ou New York.

**LVR** : En 1953, vous êtes donc allée à Paris. Et c'est alors que votre père vous a envoyé de New York une coupure du Time Magazine, avec l'esquisse du Seagram's Building qu'il s'appretait à construire sur Park Avenue. Le projet vous a paru si laid que vous l'avez convaincu d'atten-

dre. En six semaines, vous avez embauché l'architecte qu'il fallait, Mies van der Rohe, et on vous a confié la supervision du travail. Aviez-vous pensé à l'architecture auparavant?

**PL** : À Vassar, je m'y intéressais, comme chroniqueur artistique d'un journal étudiant : cours, reportages... C'était en 1945, 1946, à la fin de la guerre et il y avait la question des sites à protéger. Mais avec l'affaire du Seagram, une fois rentrée en Amérique pour mettre le projet sur pied, j'ai été passionnée.

**LVR** : Y avait-il des femmes architectes reconnues à cette époque-là?

**PL** : Non... Quand j'ai commencé à travailler sur le Seagram, on a voulu m'interviewer pour les pages féminines du *New York Times* et j'ai refusé. J'ai toujours détesté ça. Pour moi, c'était ça, la femme : le social, le papotage... À mon avis, nous étions tous des êtres humains et je ne voulais pas être classée dans la boîte femmes. Sans être insultant, c'était... moindres.

**LVR** : Ça représentait ce que vous refusiez : la dépendance. Et votre volonté de prouver votre indépendance semblait forte.

**PL** : Je ne voulais rien prouver. Je ne pouvais pas supporter, envisager autre chose. Je crois que j'ai toujours agi de façon à éviter l'insupportable et je ne pouvais pas imaginer de vivre dans une maison avec toutes ces choses domestiques. Je voulais faire ce que j'aimais, tester mes possibilités, non pas prouver.

**LVR** : Vous avez déjà dit : «Parce que femme, j'ai fait ce que j'ai voulu...!» Or, la plupart des femmes pourraient dire exactement le contraire. Aviez-vous conscience d'être dans une situation exceptionnelle?

**PL** : Au début, je trouvais agaçant de ne pas être un garçon, parce que les garçons pouvaient avoir et faire plus de choses. Les filles allaient dans des «finishing schools», avec toutes ces choses que je trouvais affreuses. En vieillissant, j'ai trouvé ma piste à moi et – quel bonheur! – je n'étais pas programmée. On misait le gros lot sur le dos de mes frères, ma soeur aînée était programmée comme tous les aînés mais moi, on me laissait libre. Plus tard, étonné, mon père m'a dit : «Oh! Je croyais que tu étais ma «pretty little daughter»!

**LVR** : *Étiez-vous rebelle ?*

**PL** : Je n'aimais pas qu'on me dise quoi faire. Mais rebelle, non. Plutôt très gaie, indépendante, solitaire... et je n'ai jamais senti le besoin de plaire, pour obtenir des choses par exemple. Je ne sais pas pour quoi. Mais je sais que j'étais beaucoup aimée. Pas tellement par mon père, mais par ma mère et par les amis de la famille.

**LVR** : *Vous êtes d'une famille juive. est-ce que la religion était importante ?*

**PL** : Non, c'était plutôt une tradition. Mon père trouvait important, pour être civilisé, d'appartenir à des traditions. La famille et la religion en étaient de très fortes. Je pense que deux choses ont marqué ma vie : une appartenance à une longue histoire et une culture identifiable. On me racontait la *sortie des Juifs d'Égypte* et je me voyais dans cette continuité. L'autre message de la religion était : «You care about others.» Nous ne sommes pas seuls mais dans une communauté, d'où la notion de solidarité, de responsabilité sociale.

**E**n 1957, l'édifice Seagram est terminé, qualifié de «chef-d'oeuvre d'une beauté formelle et fonctionnelle» par le *New Yorker* et... Phyllis Lambert a décidé d'être architecte. De ses quatre ans de travail avec Mies van der Rohe, elle gardera le goût d'une architecture de la sobriété, aux formes pures et rigoureuses.

Elle étudie donc l'architecture, d'abord à Yale, puis à l'Illinois Institute of Technology, promotion 1963. Son premier gros projet sera ensuite la construction à Montréal du Centre Saidye Bronfman (du nom de sa mère), pour lequel elle recevra le prix Massey d'architecture en 1970. D'autres réalisations aux États-Unis et au Canada lui vaudront encore des prix prestigieux et, en 1981, la médaille du mérite de l'Ordre des architectes du Québec.

Drogée de l'architecture depuis plus de 20 ans, Phyllis Lambert en a cependant une conception assez inusitée. Ainsi, elle lit Roland Barthes et les structuralistes : la sémantique dans l'histoire de l'art l'intéresse parce que «l'architecture n'est pas isolée des idées, nous ne sommes pas des façonneurs sans pensée...»

«Je lis beaucoup en histoire de l'architecture, pour comprendre la continuité des idées. Vous savez, en ce moment, il y a une crise en architecture. On revient en arrière pour se demander : qu'est-ce qu'on fait ? Quelle est la base de l'architecture ? On est là, à fabriquer des éléments commerciaux mais y a-t-il plus que ça ? Je pense que oui. C'est pourquoi les philosophes et les historiens m'intéressent. J'ai découvert Michel Foucault, par exemple, avant qu'il ne devienne la rage des architectes. Mais je lis aussi Italo Calvino, c'est magnifique, et

Michel Tremblay. Quand j'ai donné un cours en urbanisme, j'ai même demandé aux étudiants de comparer la perception des quartiers dans Michel Tremblay (*La Grosse Femme*) et Gabrielle Roy (*Bonheur d'occasion*) !»

**LVR** : *Vous considérez-vous comme une intellectuelle – il y a une forte part de réflexion chez vous – ou une femme d'action ?*

**PL** : Comment peut-on agir sans se poser la question du sens de ce qu'on fait ? Mais intellectuelle ? Je ne sais pas. Einstein en était un... Moi, j'aime trop l'action : je ne pourrais pas rester dans une chambre à lire et à écrire tout le temps. Même si j'aime beaucoup écrire... sur l'architecture, uniquement.

**LVR** : *Jamais de fiction ?*

**PL** : *Pourquoi la fiction ?*

**LVR** : *(Anne-Marie) : Parce que moi, j'en fais !*

**PL** : Mais vous ne faites pas d'architecture !!!

**LVR** : *Pensez-vous que vous êtes quelqu'un de moderne ?*

**PL** : Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne suis pas rétro, je ne vis pas dans le passé. Je me souviens d'avoir parlé à quelqu'un qui ne savait pas si les Romains étaient venus avant ou après les Égyptiens. Je lui ai dit : «Mais comment pouvez-vous ne pas savoir ça, vivre sans le savoir, sans voir la suite des choses, et où l'on s'inscrit dans la vie ?» Cet homme de 60 ans m'a répondu : «J'ai vécu très bien sans savoir ça.» Pour moi, c'est une image.

Évidemment, on est moderne, dans la mesure où l'on se débat avec la vie, en architecture par exemple. Pendant l'entre-deux guerres, on a essayé de casser avec le passé, et là, c'était du modernisme. Mais cela a créé d'autres problèmes : est-ce qu'on avait rompu trop vite ?

**P**hyllis Lambert elle-même, depuis 15 ans, est passée «de la conception d'édifices modernes à la préservation du patrimoine urbain<sup>2</sup>». Après avoir travaillé à New York, Chicago, Los Angeles et Toronto, elle rentre à Montréal en 1972, à la mort de son père, au moment où les développeurs immobiliers démolissent de plus en plus de vieux édifices montréalais, comme la maison Van Horne, rue Sherbrooke. Des comités de citoyens ont déjà commencé à réagir et Phyllis Lambert se joint à eux. Elle deviendra administratrice de *Sauvons Montréal*, le regroupement de ces organismes, auquel on doit la survie et le classement historique de plusieurs vieux bâtiments.

En 1975, elle fonde avec d'autres *Héritage Montréal*, qu'elle présidera jusqu'en 1984, une fondation qui recueille des fonds, finance les groupes de pression et intervient auprès des promoteurs et des pouvoirs publics. Elle sera aussi présidente de

la Société du patrimoine urbain, coordonnatrice du projet coopératif de rénovation des 600 logements de Milton Park. Elle créera le Groupe de recherche sur les bâtiments en pierres grises de Montréal (une autre de ses vieilles passions) et, en 1979, le Centre canadien d'architecture.

Celui-ci abritera bientôt, dans la vieille maison Saughnessy, sauvée elle aussi des démolisseurs, la plus grande collection de photos et de dessins d'architecture au monde. C'est le projet favori de Phyllis Lambert, qui veut aussi continuer d'intervenir en préservation du patrimoine.

«Si l'on pouvait faire cent fois Milton Park, cent fois McGill College... Les coopératives d'habitation, par exemple, sont des initiatives importantes pour que les citoyens aient plus de contrôle sur leur environnement. Selon moi, rien n'est plus horrible que d'être soumis à un gouvernement, à une autorité extérieure, sans pouvoir élaborer son jugement soi-même et réagir. Si les gens sont abrutis et abîmés et que quelqu'un arrive de l'extérieur pour leur dire de sortir de leur maison, qu'on va élargir leur rue, etc. là, ils sont en exil, puisqu'ils n'ont pas de contrôle sur leur quartier, sur leur ville, donc sur leur vie. Ce contrôle venu de l'extérieur, je trouve ça abominable.»

**LVR** : *Est-ce qu'un changement du pouvoir politique municipal changerait quelque chose ?*

**PL** : Je ne sais pas. Cette volonté politique de contrôler n'est pas unique à la Ville de Montréal. Dans les arts aussi, toute notre énergie passe à combattre l'État, qui devrait plutôt nous stimuler. Je me demande si on ne devient pas fasciste dans ce pays. Et je ne pense pas au gouvernement du Québec, l'un des meilleurs au Canada.

**LVR** : *Cela ne vous donne pas envie de faire de la politique, pour changer les règles, comme on dit ?*

**PL** : C'est difficile, si vous avez déjà une passion pour ce que vous faites. Parce que du moment où vous êtes au pouvoir, vous avez l'obligation d'écouter tout le monde et d'agir avec beaucoup de gens, donc vous négligez ce que vous préférez. Et puis, j'aime bien une société composée de groupes de pression.

Je suis moi-même une «femme de pression» et j'adore ça, comme moyen d'influer sur les gestes posés à Montréal. Aux États-Unis, le lobbying est vraiment institutionnalisé, chaque compagnie a son lobbyiste. Ce qui n'est pas le cas au Québec, malheureusement...

**LVR** : *Selon vous, cela offre plus de chances de succès que le pouvoir lui-même ?*

**PL** : Si l'on veut prendre le pouvoir, il n'y a qu'un poste à chercher : celui de «boss». Sinon c'est trop difficile. J'ai eu cette expérience avec la Biennale des arts de la rue. J'avais un certain pouvoir mais je n'étais pas commissaire. Si je l'avais été, cela aurait marché.

Suite à la page 59

mars 1985

**LVR :** *Les femmes se posent beaucoup de questions sur la nature du pouvoir. Croyez-vous possible de l'exercer d'une façon moins arbitraire, plus respectueuse des citoyens et citoyennes, vous qu'on définit comme une femme de pouvoir très autoritaire ?*

**PL :** Selon moi, ce n'est pas une question de sexe. Le pouvoir a aussi ses difficultés. Moi, j'ai une conception très nette de ce qui doit être fait. J'agis beaucoup en concertation mais, quand je sais où je vais, je comprends difficilement pourquoi les autres ne le voient pas de la même manière!!!

Il y a de grands dangers au pouvoir. Quand je faisais la maison Seagram, à New York, j'avais 29 ans, je disais que le ciel était jaune et on disait : «Oui, madame Lambert, c'est jaune!» C'est affreux, ça. On ne peut pas vivre avec des gens qui vous donnent raison quand vous dites n'importe quoi. Parfois, je me trouve corrompue, c'est sûr... et très autoritaire, c'est désolant. Mais il faut souvent faire vite.

**LVR :** *Vous êtes-vous déjà sentie concernée par le discours féministe ?*

**PL :** En fait, je ne m'y suis jamais arrêtée... parce que j'avais d'autres batailles à livrer, qui m'intéressaient davantage.

**LVR :** *Mais trouviez-vous les revendications des femmes justifiées ?*

**PL :** Ah oui ! certainement ! Je trouve leurs conditions de vie souvent effroyables. Un jour, à Londres, un ami se plaignait qu'une dame l'avait insulté. J'ai dit : «Mon pauvre vieux ! Si vous étiez une femme, on vous insulterait tous les jours !»

**LVR :** *Vous-même, vous êtes-vous sentie souvent insultée ?*

**PL :** Mais tout le temps ! Par quoi ? Vous savez, dans ma famille par exemple, on ne parle toujours que des garçons, que de mes frères. Et je me souviens, en Californie, j'arrivais quelque part avec mon associé et on me prenait toujours pour sa secrétaire... Quand je disais que j'étais architecte, on me répondait : «Alors, vous vous occupez des intérieurs...»

Vous arrivez dans une réunion, dans une salle d'exposition et on fait très attention aux hommes et pas aux femmes. Ce sont de gros exemples, mais je crois que tous les jours, on est insultée d'une façon ou d'une autre, et moins prise au sérieux parce que femme. Et les femmes sont toujours présentées comme «la femme de», «la fille de». Moi-même, on glisse toujours mon frère quelque part ; on ne parle jamais de moi sans parler de lui !

**LVR :** *Vous dites que vous endossez les reven-*

*dications des féministes, en gros. La lutte contre la pornographie, par exemple, vous paraît-elle justifiée ?*

**PL :** Ah oui ! d'ailleurs, il est question de poursuivre les prostituées, à Montréal... et je trouve ça ridicule, grotesque.

**LVR :** *Mais si on vous demandait d'associer votre nom à la lutte contre la porno, ou de signer certaines pétitions, vous le feriez ?*

**PL :** Sûrement.

L'entrevue doit se terminer, mais la parole ne cesse pas. Debout contre l'angle blanc, prête à la caméra, Phyllis Lambert continue de répondre. Partout autour, la fulgurance du blanc, jusqu'à la cafetière et aux tasses, jusqu'au plateau. Peu de tableaux, mais des croquis, et sur le bureau des livres : Balzac, Nadar, des traités d'architecture... Partout, des traces de l'architecture comme passion. Avant, autour et pour toutes choses.

RÉDACTION

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ «Notre dame de la restauration», Georges-Hébert Germain, in *L'Actualité*, mars 1983.

2/ Pour en savoir plus sur l'architecture selon Phyllis Lambert, voir «Garder la ville en vie», (une excellente entrevue par) Nicole Campeau, in *Châtelaine*, juin 1982.

# AUBE-ÉPINE

## LA LIBRAIRIE DES FEMMES

livres & revues en français & en anglais

4050 St-André (coin Duluth) 524-9890

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal  
Tél.: 844-6896

Rita Therrien - Louise Coulombe - Joly

**Rapport de l'AFEAS sur la situation des femmes au foyer**

## Rita Therrien - Louise Coulombe - Joly **Rapport de l'AFEAS Sur la situation des femmes au foyer**

Une vaste enquête dont l'objectif était d'étudier la situation réelle des ménagères québécoises et de chercher les mesures concrètes susceptibles d'améliorer leurs conditions d'existence.

Volume de 214 pages, 13,95\$

**Boréal Express**